

## DRÔLES DE GENRES CINÉMA ET LITTÉRATURE MÊLÉS

Nous partageons, Patrizia Lombardo et moi, une même conception générale du cinéma : pour nous, loin d'être uniquement un art de l'image, le cinéma appartient également de plein droit au champ du littéraire. Art du temps, pleinement chronologisé, recourant à la fois, quelles que soient les langues de la culture, à l'épique et au dramatique, à la *diègèsis* et à la *mimèsis*, au *telling* et au *showing*. Si le documentaire et le film d'art non narratif possèdent leurs lois propres et ont su pousser les limites d'une pratique qui ne saurait se réduire à elle, la fiction reste cependant le maître mot de notre foi partagée pour le celluloïd animé. Dans son espèce étatsunienne, la croyance devient authentiquement frénétique dans le cas de Patrizia Lombardo : ses collègues du département de Français moderne, et plus particulièrement ceux qui, de Laurent Darbellay à Julien Zanetta, ont eu l'occasion de côtoyer une telle ferveur furent parfois surpris de la transformation en Mrs. Hyde de ce si délicat Dr. Jekyll. Sur le chemin de l'amphithéâtre, les citations en langue anglaise – pire : américaine, des bas-fonds du New Jersey –, remplaçaient les références à Baudelaire ou Stendhal. Reprenant le récit de Ray Liotta au début de *The Godfellas*, elle contrefaisait la voix autosatisfaite du gangster et énonçait bien fort dans les couloirs : « *Air France made me !* » Ce qui pouvait paraître étrange aux charmantes étudiantes genevoises, et même faire peur à certaines d'entre elles : il s'agissait d'évidence d'un « coup » fameux et fumeux monté contre la compagnie aérienne française par les bandits imaginés (?) par Martin Scorsese, *primus inter pares* au panthéon cinéphilique lombardien. Le pire était que nous l'imitions, cette « diligente au mal, hostile à tout bien ». Et nous prenions l'air cool des *Affranchis* (c'est le titre français de *Goodfellas*), semant la terreur parmi les plus émotifs, et ravissant les cœurs des moins effarouchés. Nous avons décidément un drôle de genre – il fallait bien mettre fin à toutes ces manigances.

Il est vrai qu'une telle attitude, couronnée du succès que l'on sait à Genève, déplut à Lausanne... [*passage censuré*]. Et, à n'en pas douter, l'histoire rendra un jour son verdict : ces années d'épousailles entre cinéma et littérature apparaîtront bien comme une parenthèse enchantée. J'ai eu la chance insigne de participer à l'aventure à deux reprises : ces semestres de professeur invité ont

eu pour moi – je redeviens sérieux au passage, mon cas est décidément désespéré – une importance extrême, de celle que l'on confère à des étapes essentielles de la vie d'un chercheur. La première, qui a rétrospectivement pris la valeur d'un *terminus ad quem*, ce qui était logique car je venais de présenter mon Habilitation, m'avait permis de dresser un premier bilan de l'approche théorique que je tâchais d'élaborer alors, à savoir la « politique historique des films ».

Evoquer les liens spécifiques entre littérature et cinéma par delà la figure réductrice de l'adaptation, étudier les formes du remake, de la parodie ou du métafilm, et s'attacher plus encore aux procédures communes aux deux arts, celles-là même que j'évoquais au début de ce texte, cette façon de voir qu'il avait fallu parfois lutter pour la faire entendre aux tenants eux-mêmes opposés entre eux du Tout-Image et de l'histoire positiviste : tel était le but de ce premier enseignement. Il fut atteint avec aisance, non pas en vertu des mérites du professeur mais parce que le terrain avait été minutieusement préparé par Patrizia Lombardo et Laurent Darbellay. L'intérêt pour le cinéma des étudiants de littérature est un phénomène international : Patrizia Lombardo fut sans conteste une des pionnières dans la prise de conscience du phénomène. Comme cela arrive plus fréquemment qu'on ne le croit dans les affaires de l'esprit, cette lucidité était liée à un désir ardent, celui-là même d'enseigner le cinéma au sein d'un département de langue et littérature françaises. Le *kairos*, en l'occurrence l'occasion de venir enseigner à Genève, allait de pair avec le *spoudè*, lui-même à la racine du *studium*. Guidée par une boussole indiquant un nord à la fois savant et gorgé de sève, Patrizia Lombardo a elle-même montré la voie à des centaines d'étudiants au cours de ces années magiques. Les relations, ouvertures, passages étaient nombreux entre le romantisme littéraire et le mélodrame hollywoodien, entre Stendhal et le romanesque filmique, entre Baudelaire et les figures cinématographiques du dandy – Ah ! Liberty Valance et son fouet... –, entre Poe et la tradition du fantastique. Retrouvant le chemin de Genève, et découvrant Carouge, en 2009-2010, je profitai de l'occasion pour ouvrir un nouveau chantier autour des questions de la projection de la fantasmagorie à la fois en littérature et en cinéma. A partir des travaux de Max Milner, Erwin Panofsky et Stanley Cavell, il apparaissait clairement que le cinéma était moins affaire d'enregistrement que de projection ; la critique littéraire, la théorie de l'art et la philosophie moins des passages obligés qu'une authentique nourriture commune. Ce séminaire genevois a été en ce qui me concerne un véritable *terminus a quo*, et je suis encore à l'heure qu'il est à

explorer des territoires pour la première fois entr'aperçus depuis Genève. Plutôt que d'évoquer narcissiquement les différentes phases de ce chantier à la fois collectif (le projet « 4 F » – Film, fantasme, fantasmagorie, fantôme) et personnel (publication de la série des *Fondus enchaînés*), je préfère saluer pour finir le travail conduit par Patrizia Lombardo au sein de la revue *Critique* où elle eut l'occasion, avec notre ami Philippe Roger, de fomenter quelques magnifiques complots intellectuels, et à impliquer ceux à qui on faisait des propositions qu'ils ne pouvaient pas refuser...

Je me rappelle en particulier les beaux numéros consacrés à *L'Europe romantique* en 2009 ou à *Penser la catastrophe* en 2012, avec une pensée plus qu'affectueuse pour notre *Cinélittérature* de 2013.

Avec le départ de Patrizia Lombardo, l'université de Genève perd sa plus flamboyante meneuse de revue.

Marc Cerisuelo